ÉTIENNE LE GRAND, PRINCE SOUVERAIN, ET SES RAPPORTS AVEC LE CULTE DES SAINTS MILITAIRES

TUDOR TEOTEOI

Évoquer aujourh'hui la figure d'Étienne le Grand, et mieux comprendre sa personnalité, ça signifie non seulement de rappeler ses exploits guerriers ou ses hauts faits de la paix, mais avant tout de rapporter l'apogée que l'histoire moldave a connu sous son règne aux évolutions générales de L'Europe de son temps, qui avaient donné gain de cause aux monarchies centralisées de l'Ouest du continent. Ces formations politiques se sont montrées capables d'assurer l'unité territoriale de leurs États, d'impulser les grandes découvertes geographiques, qui ont considérablement élargi l'horizon des conaissances humaines, mais avant tout celui de l'action humaine dans les espaces géographiques nouvellements connus, ceux du Nouveau Monde surtout. Entré déjà sous le signe de la Renaissance et de l'Humanisme, l'Europe Occidentale préparait l'expansion de sa façon de vie et de son esprit dans des espaces géographiques qui lui étaient restés totalement inconnus jusqu'alors. Les frontières orientales de l'Occident européen coïncidaient avec les frontières orientales des royaumes catholiques de la Pologne et de la Hongrie, tous les deux voisins de la Moldavie, pays qui appartenait à l'aire culturelle byzantino-slave. L'Empire byzantin, le maître de cette aire culturelle, était déjà tombé sous les coups des Turcs ottomans, créateurs d'un nouvel empire, de confession islamique. La disparition de l'État byzantin laissait toutefois un riche héritage spirituel dans la partie orientale de l'Europe, dominée par le christianisme orthodoxe, tel qu'il avait été conçu et défini à Byzance.

I. Étienne le Grand, prince souverain

Fondée par les descendents de Dragoş et de Bogdan, consolidée puis par les descendants de ces derniers, constitués dans une dynastie ayant conclu des liaisons matrimoniales avec d'autres maisons régnantes de l'Europe catholique, mais aussi de l'Europe orthodoxe avoisinnante, la Moldavie d'Étienne le Grand représentait le terrain fertile pour l'épanouissement d'une civilisation originale, qui aura puiser sa sève dans les deux entités du monde chrétien médiéval. Avec des ancêtres apparentés aux Jagellon polono-lithuaniens, mais aussi aux familles nobles du royaume

Études Byzantines et Post-Byzantines, V, p. 89–116, 2006

https://biblioteca-digitala.ro

de la Hongrie, Étienne le Grand a continué la politique d'alliances matrimoniales avec les Paléologue byzantins, ainsi qu'avec les descendants des Rurikide russes, dans des situations politiques assez difficiles, dominées par l'expansion de l'Empire ottoman, qui avait remplacé l'Empire byzantin: Mahomet II avait conquis la ville de Constantinople (1453) et s'était installé comme sultan à la place des *basileis* de Byzance; après quoi, il poursuivait avec obstination le but de la continuation des conquêtes vers l'Europe Centrale et de la soumission totale de la Péninsule Balkanique. La Moldavie était devenue elle aussi pays tributaire du pouvoir ottoman (1456).

Dans ces circonstances politiques assez graves, Étienne le Grand a bien compris le fait que sa Moldavie devait devenir un État assez fort, fait qui, dans les circonstances de son temps, signifiait la continuation de la tradition byzantine de l'autocratie princière, exercée par lui en qualité de grand voïévode, «l'oint de Dieu» jouissant d'un pouvoir absolu sur tous les plans: exécutif, législatif, judiciaire et militaire.

D'autre part, ayant en vue l'expérience du monde chrétien de l'Europe Centrale et Occidentale de son temps, ainsi que celle qui était enseignée par l'étude de l'histoire romaine et byzantine, il avait bien compris l'idée de *consensus omnium* ou du bien public, dont il a fait usage pour son installation au pouvoir. Très suggestif en ce sens nous semble le récit que les chroniqueurs ont donné à l'assemblée des états de Dereptate, où «tous l'ont proclamé prince»[1], exactement donc comme se présentaient les choses dans la tradition politique romaine: pour cette dernière, même le texte d'un historien païen comme Ammien Marcellin nous offre de nombreux exemples[2]; mais plus éloquente en ce sens s'avère la tradition byzantine, continuatrice directe de celle qui venait de l'Empire romain: à Byzance, tout fait politique de majeure importance, même l'élection d'un empereur, était fait avec l'accord, le vœu ou le «vote unanime» (*psepho koine*) ou «commun» de tous les facteurs politiques de la société[3]. Une situation similaire est à déceler dans le Moyen Âge occidental[4].

[1] « După aceea s-a adunat toată ţara cu prea sfinţitul mitropolit, chir Theoctist şi l-a uns pentru domnie, pe Siret, unde se numeşte Dereptate până în ziua aceasta » (Letopiseţul de la Putna, variante I, dans *Cronicile slavo-române din sec. XV–XVI, publicate de Ion Bogdan*, éd. P. P. Panaitescu, Bucarest, Ed. Academiei, 1959, p. 49, l. 11–13; variante II, p. 61, l. 26–29). Sur ces événements, v. les études récentes de L. Şimanschi et C. Rezachevici dans le vol. *Ştefan cel Mare şi Sfânt, 1504–2004. Portret în istorie*, Monastère de Putna, 2003, p. 292–315 et 316–333.

[2] T. Teoteoi, *Ammien Marcellin, un précurseur de l'historiographie byzantine*, dans «Études byzantines et post-byzantines» (=EBPB), III, Bucarest, Ed. Enciclopedică., p. 19–27, ici p. 22–23.

[3] Ioannis Cantacuzeni eximperatoris *Historiarum libri IV*, éd. L. Schopen, vol. I–III, Bonn, 1828–1832, ici vol. II, 1831, p. 29, 44, 143, etc. (seulement pour quelques exemples, qu'on pourrait multiplier); v. aussi H.-G. Beck, *Res Publica Romana. Vom Staatsdenken der Byzantiner, «Bayer. Ak. Der Wiss.*, Philos.–histor. Klasse, Sitzungsberichte», Jahrgang 1970 (München), Heft 2.

[4] Il s'agit des rois de France, élus dans cette dignité suprême «par la décision commune» (ou «consentement commun»), cf. Richer de Saint Remi, *Histoire de France (888–995)*, éditée et traduite par R. Latouche, vol. I–II, Paris, « Les belles Lettres », 1930–1937, livre Ier, chap. 5, vol. I, p. 16 (Eudes,

https://biblioteca-digitala.ro

Les circonstances politiques, point du tout favorables, n'ont pas permis, ni au temps d'Étienne le Grand, ni plus tard, la constitution d'un véritable «régime des états» dans les deux Principautés Roumaines, situées dans la région extérieure de Carpates. Mais les eforts du grand voïévode ont assuré à la Moldavie une place reconnue dans la constellation des États de l'Europe, avec des conséquences favorables pour son pays au cours du siècle suivant. Sa politique de centralisation s'est manifestée sur tous les plans, celui de l'Église y compris : le siège de Roman, que les luttes fratricides entre les héritiers directs d'Alexandre le Bon (1400–1431) avaient élevé au rang métropolitain, avec l'accord du synode de Constantinople, est revenu à sa condition initiale d'évêché suffrageant du siège métropolitain de Suceava, qui était en même temps la capitale politique du pays. Le modèle byzantin demandait que le centre religieux suive, à savoir qu'il soit identique avec le centre de l'État.

Les revenus des douanes, ceux des villes considérées comme propriété du prince grand voïévode du pays, ainsi que ceux qui résultaient des dîmes, impôts ou autres redevances, du monopole de la vente de certains produits, ont offert les ressources nécessaires pour l'entretien d'une armée permanente, avec des effectifs qu'on pourrait augmenter pendant la guerre antiottomane (1473–1486), période durant laquelle une politique sociale mise au point et bien sage a permis au voïévode de mettre sur pied la grande armée du pays (*oastea cea mare a țării*), de 40 000 à 60 000 gens.

Étienne le Grand a inscrit la Moldavie dans la première ligne de la lutte antiottomane de son époque. Son pays a repris alors le rôle primordial joué auparavant par la Valachie sous les règnes de Mircea l'Ancien ou Vlad l'Empaleur, ou par la Transylvanie sous Iancu de Hunedoara.

La guerre antiottomane d'Étienne le Grand a commencé au moment où le voïévode a senti sa position bien consolidée, et son règne capable d'affronterr une telle situation.

Après l'assemblée de Dereptate, les mêmes chroniques slavo-roumaines ajoutent que le voïévode «a été oint pour régner» par le métropolite Théoctiste[5], détail rituel qui était devenu habituel à Byzance même, mais seulement au temps des Paléologue, quand il s'est ajouté à celui, très ancien, du couronnement de l'empereur par le patriarche, qui datait depuis le Ve siècle. Selon les opinions qui nous semblent les mieux fondées, ce détail de l'onction durant la cérémonie du couronnement impérial est venu à Byzance comme une influence apportée par les Occidentaux, à la suite des Croisades et de la création de l'Empire latin de Constantinople[6].

888–898, fils de Robert le Fort, élu roi «communi decreto»), ou livre IVe, chap. 12, vol. II, p. 162 (Hugue Capet, 987–996, élu roi «omnium consensu»), etc.

[5] Traduction roumaine du Letopisec de Putna, dans *Cronicile slavo-romîne ..., éd. cit., p. 70, l. 21.*

[6] D. M. Nicol, *"Kaisersalbung".The Unction of Emperors in Late Byzantine Coronation Ritual,* « Byzantine and Modern Greek Studies », II, 1976, p. 37–52.

https://biblioteca-digitala.ro

La Moldavie d'Étienne le Grand se trouvait donc au carrefour entre la tradition byzantine et celle latine de la chrétienté, mais avec la primauté sans conteste de la première, venue de Byzance, alors récemment disparue, au moment où Étienne montait sur le trône de ses ancêtres[7].

Les pierres tombales sculptées avec art et portant des inscriptions slaves, que le voïévode a fait mettre en place pour plusieurs voïévodes de la Moldavie qui l'avaient précédé et dont la série commence avec Bogdan Ier, fondateur de l'État et de la première nécropole princière qui a été l'église St.-Nicolas de Rădăuți, donnent une forte expression au fait qu'Étienne s'est toujours senti comme une maille d'une chaîne dynastique puissante, l'illustre série de ses ancêtres [8].

De la même Byzance récemment disparue comme réalité politique, mais encore vive et féconde en tant que forme de vie religieuse ou source de civilisation, tiraient aussi leurs racines les autre manifestations culturelles ou formes de civilisation qui font de son règne une période originale et bien individualisée de l'histoire de la Moldavie.

En dépit de cette prépondérance de l'héritage byzantin, bon nombre d'influences venues d'Occident par des filières polones et hongroises, sont à déceler dans la civilisation et dans l'art de la Moldavie de ce temps.

*

Le plus grand voïévode de la Moldavie s'inscrit donc parmi les héritiers des nobles roumains partis du Maramureş vers le milieu du XIVe siècle, qui ont mis pied à terre dans la région située au-delà, c'est-à-dire à l'est de la chaîne des Carpates Orientales et ont fondé de la sorte l'État de la Moldavie en tant que «la deuxième liberté roumaine», selon l'expression heureuse de N. Iorga. Ces princes fondateurs ont étendu graduellement les limites de leur pouvoir: en partant d'une petite marque frontalière, l'État nouvellement créé de la Moldavie a étendu ses frontières jusqu'à la Mer Noire, et ce, avant 1400, moment où il avait déjà sa capitale à Suceava. Dans cette capitale, ces mêmes voïévodes ont établi aussi le centre religieux du pays, en y installant au début des prélats d'origine autochtone, même au prix d'un conflit avec la « Grande Église » de Constantinople. Ce conflit, qui avait dominé une grande partie de la dernière décennie du XIVe siècle, a été

[7] E. Turdeanu, *Oameni şi cărţi de altădată*, éd. soignée par Şt. S. Gorovei et Maria Magdalena Székely, Bucarest, Ed. Enciclopedică, 1997; Gh. Mihăilă, *Între Orient şi Occident. Studii de cultură şi literatură română în secolele al XV-lea – al XVIII-lea*, Bucarest, Éd. Roza Vânturilor, 1999.

[8] Bénoit Joudiou, *Le pouvoir souverain et ses bases idéologiques dans les Principautés Roumaines (XIVe–XVIIe siècles): la vision des chroniqueurs confrontée aux réalités*, thèse de doctorat en histoire, sous la direction de M. Alain Ducellier, novembre 2000, 3 vol., Université de Toulouse le Mirail, ici vol. I, Ire partie, chap. IV, sous-chap. 2 (Étienne le Grand et la «Bonne Lignée» des Princes Moldaves), p. 269–279. On pourrait rapporter ce fait à la «Sainte Lignée» serbe (v. B. Bojović, *Stefan Nemanja – Saint Simeon et l'idéologie de l'État dans les hagiographies dynastiques du Moyen Âge serbe. Un écrit d'hagiographie dynastique médioserbe inédit: Vie de Saint Simeon – Stefan Nemanja par Nikon le Hiérosolymitain*, thèse de doctorat, Paris I, 1990.

https://biblioteca-digitala.ro

apaisé au début du règne d'Alexandre le Bon, par la voie d'un compromis: après Joseph, prélat d'origine autochtone et même apparenté à la maison régnante de la Moldavie, des métropolites d'origine grecque, envoyés directement par le synode patriarcal de Constantinople, ont occupé le siège ecclésiastique de la Moldavie durant la première moitié du XVe siècle.

Le synode de Ferrare – Florence (1438–1439) avait décidé l'union de l'Église byzantine avec celle des «Latins à la tête vaine»[9]. Ce fait a été suivi par la cessation temporaire des liaisons directes des Églises orthodoxes locales avec la Patriarchie œcuménique, troublée elle aussi par ces mêmes événements, et tout de suite par la grande secousse causée par la conquête turque de la capitale byzantine (29 mai 1453); en échange, se sont consolidées les liaisons des centres ecclésiastiques locaux avec les deus centres religieux du monde slave de la Péninsule Balkanique, c'est-à-dire avec les Patriarcats d'Ochride et de Peć, où avait pris sa consécration Théoctiste (1453–1478), le métropolite de la première partie du règne d'Étienne le Grand. Son successeur au siège métropolitain de Suceava a été Georges (1478–1508), qui portait donc un nom de saint militaire. Même si ces événements n'ont pas représenté une plaque tournante pour l'évolution culturelle de la Moldavie, comme ils ont été vus par D. Cantemir plus tard, ils ont été toutefois en mesure de renforcer la création originale de langue slave dans l'espace roumain, tout en assurant à la Moldavie une priorité chronologique et même de valeur, surtout en ce qui concerne la littérature historique: les chroniques de la période d'Étienne le Grand, liées à la cour du voïévode, mais aussi aux monastères de Bistriţa et Putna, ainsi que les écoles monastiques des copistes, parmi lesquelles celle de Neamţ avait déjà une riche tradition, en sont un éclatant exemple.

La vie matérielle et économique du pays moldave s'est déroulée sur des voies antérieurement ouvertes. Étienne a su lui assurer des conditions favorables pour son développement futur. Par-dessus toutes ses prouesses, dont le souvenir est resté dans les chansons populaires et dans la tradition historiographique, ses réalisations en temps de paix méritent une mention spéciale, à côté de la réussite de faire cesser la crise politique qui avait déchiré le pays après la mort d'Alexandre le Bon.

La tradition populaire et historique roumaine a forgé le souvenir d'Étienne le Grand en tant que souverain idéal du Moyen Âge roumain, l'oint de Dieu qui mettait toutes ses espoirs dans la protection divine, qui considérait ses victoires comme signe évident de cette protection, et ses défaites comme punition du ciel

[9] On trouve cette formule dans la *Vie de Saint Niphon*, source hagiographique rédigée par Gabriel, *protos* de la Sainte Montagne d'Athos au XVIe siècle, après la mort d'Étienne le Grand. Gabriel a pris part à la consécration de l'église fondée par Neagoe Basarab (1512–1521), voïévode de la Valachie, à la Cour d'Argeş (Curtea de Argeş), le 15 août 1517. Il accompagnait alors le patriarche œcuménique Théolepte Ier et d'autres prélats de l'orthodoxie post-byzantine. À cette occasion,il a connu le voïévode valaque, ainsi que ses bienfaits envers l'Église et envers tout le monde orthodoxe tombé alors sous le pouvoir des Turcs. Parmi ces bienfaits de Neagoe s'inscrivait la récupération de la mémoire de Saint Niphon, ancien patriarche œcuménique, puis métropolite de la Valachie au commencement du XVIe siècle, mort dans le monastère athonite de Dionysiou, le 11 août 1508.

https://biblioteca-digitala.ro

pour ses péchés. Le souverain idéal est aussi celui qui assure la paix pour tous ses sujets, qui protège l'Église et son clergé, les monastères et les moines, surtout les ermites, avec lesquels il maintient une liaison plus ou moins étroite.Il est sensible aux conseils de ces-derniers, et même s'en va pour les rencontrer et s'entretenir avec eux. La faiblesse nourrie par Étienne le Grand pour Daniel l'Ermite, sujet qui va nous préoccuper vers les pages finales de cette étude, en est une preuve évidente. En ce qui concerne les autres idées qui ont été énoncées ici, nous tenons à préciser que chacune pourrait constituer l'objet d'études à part, car elles disposent de la substance nécessaire pour une discussion élargie.

Dans ce contexte, nous voulons nous attarder seulement sur un aspect lié à l'idée impériale:il s'agit de la qualité d'empereur que certaines sources autochtones, ainsi que certaines traditions populaires roumaines attribuent à Étienne le Grand.

Assez présente dans le Moyen Âge roumain, cette idée impériale est avant tout d'origine byzantine. Chaque souverain de cette aire de civilisation participe à l'universalisme chrétien, même s'il ne possède pas le titre d'empereur. Sa capitale est en quelque sorte une Rome nouvelle, un nouveau centre du monde, à titre virtuel, et les exploits d'un tel souverain connaissent des retentissements qui peuvent gagner toute la terre. Pour approcher notre sujet, les victoires d'Étienne le Grand, sur les mécréants surtout, produisent une grande joie aux autres souverains, tandis que ses défaites représentent un motif sérieux de chagrin pour eux[10].

Vu que le grand nombre de témoignages qui portent sur l'idée impériale chez les Roumains au Moyen Âge, et particulièrement sur la qualité d'empereur d'Étienne le Grand, ont été ramassés par D. Năstase[11], nous sommes d'avis que les arguments invoqués par notre collègue sont suffisants et bien convaincants, bien qu'il soit encore nécessaire de faire une distinction entre la réalité et certains artifices littéraires, assez souvents présents dans les textes en qualité de *topoi* rhétoriques. Nous voulons seulement attirer l'attention sur l'un de ces motifs littéraires mis en évidence par D. Năstase dans un recueil de légendes, balades et autres traditions populaires publiées par Teodor A. Bogdan. Chose très intéressante à remarquer, ce recueil provient du territoire de la Transylvanie. Parmi ces beaux récits, D. Năstase s'est penché, pour la première fois dans notre historiographie, sur un épisode légendaire portant sur les aventures transylvaines d'Étienne le Grand. Venu pour punir les Sicules qui avaient massacré la garnison laissée par lui à

[10] N. Costin, *Letopisețul Țării Moldovei de la zidirea lumii până la 1601 și de la 1709 la 1711*, éd. C. A. Stoide et I. Lăzărescu, préface par G. Ivănescu, Jassy, Éd. Junimea, 1976, p. 117 (=N. Costin, *Scrieri*, I, éd. Svetlana Korolevschi, Chișinău, Éd. Hyperion, 1990, p. 146): «Une grande joie manifestèrent tous les rois et les princes avoisinnants pour cette victoire», remportée par Étienne le Grand à Vaslui (1475) ; mais la défaite de Valea Albă (Războieni) «apporta un grand chagrin partout dans le pays, ainsi qu'à tous les princes et les rois d'aux alentours, s'ils entendirent que les Moldaves tombèrent dans les mains des païens» (*Ibidem*, éd de Jassy, 1976, p. 120, ou éd. de Chișinău, 1990, p. 150).

[11] D. Năstase, *Ștefan cel Mare împărat*, dans le vol. *Altfel despre Ștefan cel Mare*, Bucarest, Éd. Anastasia, 2004, p. 157–201 (réimpression de l'étude publiée dans «Studii și materiale de istorie medie» (=SMIM), XVI, 1998, p. 65–102).

https://biblioteca-digitala.ro

Cetatea de Baltă, le voïévode fatigué et endormi une nuit, a eu part d'un songe, détail assez présent dans les sources, car il est très habituel pour la mentalité médiévale. Pendant le sommeil, il a vu un aigle géant, couronné et aux «ailes qui couvraient la lumière du soleil et faisaient ombre à la Terre». Cet oiseau gigantesque lui offrait sa couronne, «entièrement ornée de perles et de pierres précieuses», ainsi qu'un grand étendard, qu'il tenait dans son bec, en lui disant que cet étendard allait le faire toujours vainqueur durant sa vie, tandis que la couronne allait être portée par lui seulement les jours de fête. Le grand oiseau a fini par lui dire: «si tu seras souverain juste et bon chrétien, alors voilà! Toute l'étendue de la terre que mes ailes réussissent à couvrir – c'est-à-dire toute la terre – sera sous ta domination»[12]. Il s'agit donc d'une domination universelle, de caractère impérial, chose qui est annoncée par l'aigle qui s'est montré au voïévode en songe. Sans aucun doute, nous avons à faire ici à une variante du motif littéraire de l'aigle impérial, lieu commun (*topos*) assez souvent rencontré dans la littérature historique byzantine. Vue l'étude spéciale que nous avons consacré à ce sujet[13], nous nous bornerons ici seulement à quelques exemples puisés aux sources byzantines, mais qui nous semblent les plus proches de l'épisode narré ci-dessus.

Avant de monter sur le trône impérial, chose qui lui est arrivée à la suite du mariage conclu avec l'impératrice Pulchérie, l'empereur Marcien (450 – 457) avait servi dans l'armée de l'Empire romain. Détaché des régions européennes pour la guerre contre les Perses, Marcien, alors jeune soldat, tomba malade en route, au moment où les corps militaires où se trouvait lui-même, traversaient la Lykie micrasiatique. Une fois convalescent, il est sorti à la chasse avec deux autres cammarades, qui étaient frères entre eux. Fatigués par la chasse, tous les trois se sont endormis juste à midi, en plein soleil. Il advint que l'un des deux frères, réveillé le premier, vît Marcien «endormi au soleil, ainsi qu'un aigle géant qui tournait au-dessus de lui, les ailes tendues pour lui faire ombre»[14]. Cet épisode désignait sans conteste Marcien en tant que futur empereur romain, chose annoncée dès lors par les deux frères, qui l'ont envoyé à Constantinople, muni d'un don de 200 nomismata, fait par eux à Marcien. Après 15 ans passés au service d'Aspar, l'homme fort du moment, Marcien a pris part à une autre guerre, cette fois contre les Vandales de l'Afrique du Nord. Tombé prisonnier aux mains des Vandales, il a été enfermé avec d'autres captifs à la cour du roi Genséric (ou Gaiserich). L'épisode de Lykie allait se produire de nouveau, cette fois sous les yeux mêmes du roi vandale, qui l'interpréta de la même façon que les deux frères d'autrefois. Ce fait prouve combien forte était cette superstition partout, non seulement parmi les Romains, mais aussi parmi les Barbares. Le roi Genséric a même demandé que

[12] *Ibidem*, p. 173, avec des renvois (n. 146 et 132) à Teodor A. Bogdan, *Ştefan cel Mare. Tradiţii, legende, balade, colinde ş. a. Culese din gura poporului*, Braşov, 1904, p. 11–12.

[13] T. Teoteoi, *L'aigle impérial en tant que motif littéraire et source d'histoire comparée*, EBPB, IV, Jassy, Éd. Trinitas, 2001, p. 181–197.

[14] Theophanes, *Chronographia*, éd. C. de Boor, I, Leipzig, 1893, p. 104, 9–11.

https://biblioteca-digitala.ro

Marcien promette sous serment, que s'il devient une fois empereur, il ne fera pas la guerre contre les Vandales[15].

Un autre exemple que nous voulons invoquer pour souligner la même chose, concerne un autre empereur de Byzance: il s'agit de Basile Ier (867–886), le fondateur de la dynastie macédonienne.

Issu d'une famille d'origine arménienne, mais qui vivait aux environs d'Andrinople, en Macédoine orientale, celui qui devait arriver plus tard empereur de Rhomées a eu une enfance assez modeste. Le détail retenu par les sources met en évidence ce fait. Au cours d'une très chaude journée d'été, les parents de Basile s'étaient rendus au champ, pour moissonner la récolte de blé. À ce dessein, ils avaient engagé des travailleurs, et ils devaient aussi les surveiller. Ils ont pris aussi leur enfant, Basile, alors en très bas âge. Occupés avec les moissonneurs, ils ont déposé l'enfant à l'abri d'une sorte de tente improvisée de gerbes, pour le protéger du soleil très puissant. Au fur et à mesure que le disque solaire s'avançait sur la bolte du ciel, l'ombre faite au berceau de l'enfant s'est déplacée et amoindrie, de sorte que l'enfant se trouva exposé aux rayons directes et nuisibles du soleil d'été. Mais au plus fort de la chaleur, «un aigle descendant des hauteurs et se postant les ailes tendues, faisait l'ombre à l'enfant»[16]. À la vue de ce spectacle, les travailleurs ont poussé des cris de peur, en pensant que l'enfant pouvait y trouver la mort. Surtout sa mère, courant vers la place où elle avait laissé l'enfant, s'est emparée d'une pierre pour la jeter contre l'oiseau et le chasser, sans tenir compte du fait que celui-ci la regardait avec une grande bienveillance. Après le départ de la mère, l'incident s'est répété, l'aigle reprenant de nouveau son manège, «car s'est de cette façon que Dieu dévoile toujours longtemps à l'avant les symboles et les témoignages des grands faits qui vont se produire plus tard». Loin d'être unique, cet épisode allait se répéter: plusieurs fois par la suite, le futur empereur a été trouvé endormi à l'ombre d'un aigle veillant son sommeil. L'anecdote a été reprise par les chroniqueurs ultérieurs, qui l'ont interprétée de façon similaire[17].

Aux yeux des Byzantins, cette croyance était si fortement enracinée, de sorte que le futur empereur Philippikos Bardanes (711–713) a subi un exile dans l'île de Céphalonie sur l'ordre de Tibère II (Apsimaros, 698–705), à la suite d'un bruit répandu par celui-ci de proche en proche: on disait que pendant le sommeil, Philippikos aurait vu en songe sa tête adombrie par les ailes d'un aigle (*quod caput*

[15] *Ibidem*, p. 104–105. On trouve la première mention de cet épisode chez Procope de Césarée, *De bello Vandalico*, I, 4, dans l'éd. J. Haury, vol. I, Leipzig, 1905, p. 324–326.

[16] Theophanes Continuatus, *Chronographia*, éd. Bonn, 1838, p. 218, 18.

[17] Ioannis Skylitzae, *Synopsis historiarum*, éd. I. Thurn (="Corpus Fontium Historiae Byzantinae", V), Berlin – New York, W. de Gruyter, 1973, p. 118–119. D'après cette chronique, les moines siciliens ont illustré au XIVe siècle un manuscrit où ils ont peint aussi cet épisode. On trouve sa reproduction chez Philip Sherrard et alii, *Byzanz. Kaisertum zwischen Europa und Asien*, Hamburg, 1975, p. 61. Les légendes byzantines concernant Basile Ier ont été analysées à fond et de façon comparatiste par G. Moravcsik, *Sagen und Legenden uber Kaiser Basileios I*, étude publiée aussi dans Idem, *Studia Byzantina*, Budapest, 1967, p. 147–220.

https://biblioteca-digitala.ro

suum obumbraretur ab aquila[18], dans la traduction latine d'Anastasius Bibliothecarius). Ce fragment de Theophanes Confessor est très semblable à celui qui porte sur Étienne le Grand. Il est à retenir que cette croyance qui concerne le voïévode moldave est attestée en Transylvanie, dont les liaisons avec Byzance et l'orthodoxie ont été plus réduites par rapport à l'espace extra-carpatique. Bien sûr, on pourrait interpréter ce fait comme une nouvelle preuve d'unité spirituelle des Roumains. Mais, dans l'étude de l'histoire, assez souvent les nuances sont en mesure d'égaler et même de dépasser les vérités trop simples. On ne doit pas laisser de côté la constatation que, en tant que symbole impérial, l'aigle n'a pas été le monopole exclusif de Byzance, car l'Occident de l'Europe a connu ce symbole avec la même valeur, hérité lui aussi, comme à Byzance, de l'Empire romain. L'héraldique de l'Empire d'Occident, le rival de Byzance, y compris celle des empires chrétiens disparus avec la première guerre mondiale, ainsi que celle des autres États de l'Europe, confirment sans aucun doute cette affirmation. Notre étude citée plus haut[19] a apporté assez de preuves en ce sens, même pour les situations où, en Valachie médiévale, l'aigle a été remplacé par le corbeau. Une tradition consignée par Païsios Ligaridis au XVIIe siècle parle d'un corbeau qui aurait enlevé l'anneau perdu par la mère du vlaque Munteanul; puis, ce dernier aurait frappé d'une flèche le corbeau, pour rentrer en possession de l'anneau. Depuis lors, les armoiries de la Valachie représentaient un corbeau qui tenait la croix dans son bec[20]. Dans la croyance sur Étienne le Grand traitée auparavant, l'aigle tient l'étendard dans son bec.

Rapportée au plus important voïévode de la Moldavie, cette discussion ne peut qu'augmenter les dimensions réelles de sa personnalité historique, et éclaircir mieux les raisons pour lesquelles, dans l'histoire de tous les Roumains, il est resté par excellence ***le Grand,*** *qualificatif qui lui a été accordé aussi par les étrangers,* tandis que le pape Sixte IV (1471–1484) l'a nommé l'*athlète du Christ.* Pour revenir au qualificatif «Grand», dans l'histoire de la papauté, cette épithète s'applique seulement aux papes qui ont été sanctifiés. Cela voulait dire que chez eux primordiale a été la sainteté, et que la qualité de «grand» n'est que la deuxième épithète. Pour le voïévode moldave, les choses sont bien différentes: loin de pouvoir s'agir d'une sainteté personnelle, chez lui le qualificatif de «grand» est primordial, et celui de «saint» s'est ajouté après, en vertu de sa qualité de souverain, comme dans le monde de Byzance. Si on regarde les choses sous cet angle, les relations d'Étienne le Grand avec le culte des saints, des saints militaires en tout premier lieu, ainsi qu'avec un homme saint de son temps, peuvent jeter de nouvelles lumières sur ce sujet.

[18] Theophanes, *Chronographia,* éd. de Boor, vol. II, p. 190 (ou éd. Bonn, I, 1839, p. 569–570).

[19] *L'aigle impérial ...,* EBPB, IV, 2001, p. 181–197 (cf. *supra,* n. 13).

[20] Bibliothèque de l'Académie Roumaine, codex bucarestiensis graecus 4 (=386), p. 251, texte dont la valeur a été mise en évidence pour la première fois par D. Russo, *Studii şi critice,* Bucarest, 1910, p. 96. V. aussi *Istoria Românilor,* vol. IV, 2001, Bucarest, Ed. Enciclopedică, p. 339.

https://biblioteca-digitala.ro

II. Les relations d'Étienne le Grand avec Daniel l'Ermite et le culte des saints guerriers

Il y a plusieurs raisons qui m'ont poussé à aborder et à continuer ainsi ce sujet. Tout d'abord, dans la personnalité d'Étienne le Grand sont mêlés de façon exemplaire les deux aspects qui sont inclus dans le titre de cette étude: le prince souverain (qui est un saint souverain à la fois), et le culte des saints militaires. Ses victoires, ainsi que ses défaites, ses prouesses sur le champ de bataille ont inspiré son culte en tant que Grand et Saint (*Ştefan cel Mare şi Sfânt*), forgé très tôt après sa mort, et ont fortement lié ce culte à celui des saints militaires. Après sa mort – selon les dires du chroniqueur Grigore Ureche – jusque de nos jours, tout le monde l'appelle le *Saint* (c'est nous qui soulignons – T. T.) voïévode Étienne, pas pour l'âme, qui se trouve au pouvoir de Dieu, car autrement il a été lui aussi un homme pécheur, mais pour ses faits de prouesse, que personne parmi les voïévodes n'a accomplis, ni avant, ni après lui"[21]. Cette notion de sainteté s'inscrit elle aussi dans le sillage de la tradition byzantine, qui attache la sainteté à la dignité impériale[22] en tant que telle, et, par multiplication, à chaque souverain orthodoxe, mentalité prolongée et même renforcée après la chute de Byzance. Cette vision est bien différente par rapport à celle de l'Occident, qui a forgé le culte des Saints Rois, réservé seulement aux souverains, surtout aux rois jouissant des faveurs spéciales de la part de l'Église, grâce à leurs mérites particuliers pour la religion chrétienne (comme la christianisation de leurs peuples, la sainteté de leur vie personnelle, etc.). Une situation très intéressante d'interférence culturelle est mise en lumière par l'espace riche en traditions latines et byzantines de la Transylvanie médiévale: dans certaines églises orthodoxes, comme celles de Crişcior et Ribiţa, on est surpris de rencontrer des représentations des Saints Rois de Hongrie: Étienne, Ladislas (Laszlo) Ier, ou Emerich[23].

*

À la base de ce culte de sainteté d'Étienne le Grand se trouve le fait que ce voïévode a réellement porté une dévotion particulière pour certains saints militaires, tels que Georges et Démétrius, mais aussi pour Procope, en faisant bâtir des églises dédiées à eux et liées à leur culte. Parmi eux, saint Georges a joui d'une faveur tout à fait particulière. Dans cette direction s'inscrit la protection spéciale accordée par le voïévode au monastère athonite de Zographou, dédié à ce saint. Dans les sources byzantines et post-byzantines, ce monastère est désigné aussi comme *mone ton Boulgaron,* c'est-à-dire le monastère des Bulgares. Monsieur

[21] Gr. Ureche, *Letopiseţul Ţării Moldovei,* après l'éd. de P. P. Panaitescu, Bucarest, Maison d'Éd. Minerva, 1987, p. 64.

[22] G. Dagron, *Empereur et prêtre. Étude sur le «césaropapisme» byzantin,* Paris, 1996, p. 159–166.

[23] Marius Porumb, *Dicţionar de pictură românească veche în Transilvania. Sec. XIII–XVIII,* Bucarest, 1998, p. 91 et 336. Dans les mêmes églises, on trouve aussi des représentations des autres saints militaires tels que Démétrius, Georges ou Théodore.

https://biblioteca-digitala.ro

Petre Năsturel a eu bien raison d'affirmer que c'est exactement Étienne le Grand, continué dans cette direction par ses successeurs au trône de la Moldavie, qui a fait de ce monastère la véritable laure moldave au Mont Athos[24], tout en arrachant ce rôle à la Valachie. Il y a remplacé la Valachie, pays trouvé dans un degré plus accentué de soumission envers le pouvoir turc et dont les voïévodes se manifestaient fréquemment comme instruments de la politique ottomane dans la région. Par ailleurs, P. Năsturel fait dans le même contexte la remarque suivant laquelle «les princes valaques contemporains furent fréquemment les instruments de la politique de ses ennemis, les Turcs et les Hongrois». Une belle icône de saint Georges, gardée dans ce monastère et reproduite pour la première fois par Marcu Beza et puis par V. Cândea et C. Simionescu, aurait été offerte, dit-on, par le voïévode après sa victoire de 1475 sur les Turcs. Ceci était le signe de reconnaissance envers ce saint, qui par ses prières et intercessions, ainsi que par ses actions, apportait une aide très précieuse au peuple chrétien de son pays, dans son effort militaire contre le péril ottoman[25]. La Bibliothèque Nationale de Vienne possède le plus beau manuscrit slavo-roumain qui a sans doute appartenu au monastère de Zographou. Exécuté dans un monastère moldave, ce manuscrit est richement orné de titres et de vignettes polychromes, qui chatoient sous la profusion de l'encre d'or et d'argent, ainsi que des quatre portraits des évangélistes. Le plus important pour nous est toutefois le colophon, dont le texte précise que le voïévode Étienne fit copier cet Évangéliaire par le moine Philippe et qu'il le fit relier en métal pour servir de prière à lui, à son épouse Marie, ainsi qu'à leur fils Bogdan en son église, le monastère de Zographou, «où est la demeure du glorieux martyr et porteur de victoire (*tropaiophoros,* mais le terme utilisé ici est le slave *pobedonosec*) Georges», le 23 août 1502 (7010)[26].

On connaît d'autres manuscrits confectionnés en Moldavie et donnés par Étienne le Grand à Zographou, qu'il considérait toujours comme *son* monastère. Le premier est une *Praxis* (ou *Actes des Apôtres)* copiée en 1463 et gardée en Russie. Viennent ensuite un codex slave conservé aussi en Russie et renfermant les *Propos ascétiques de l'abbé Dorothée,* offert à Zographou en 1475, un Tétraévangile slave calligraphié en 1492 par Teodor Mărişescul et trouvé à Moscou[27].

Le premier document donné par Étienne le Grand au monastère de Zographou date du 10 mai 1466, qui établisssait une donation annuelle de 100 ducats de Hongrie, suivi par celui du 13 septembre 1471, émis «de son cœur pur et rempli de lumière»; par ce dernier document, il assignait à l'infirmerie du

[24] P. Ş. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains.Recherches sur leurs relations du milieu du XIVe siècle à 1654,* Rome, 1986, p. 183 (et n. 25, où l'auteur affirme que, grâce à Étienne le Grand, Zographou devenait «l'équivalent pour la Moldavie de ce que Kutlumus représentait pour la Valachie»).

[25] M. Beza, *Urme româneşti în Răsăritul ortodox*, 2e éd. Bucarest, 1937, p. 36. Une autre photo chez V. Cândea et C. Simionescu, *Mont Athos. Présences roumaines,* Avant-propos d'E. Condurachi, Bucarest, 1979, sans pagination (apud P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 187).

[26] P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 188.

[27] *Ibidem,* p. 187 (avec bibliographie).

https://biblioteca-digitala.ro

monastère une offrande de 500 aspres par an[28]. Témoignage de la spiritualité hésychaste, le fragment que nous venons de citer se rencontre dans plusieurs documents du voïévode. Parmi ceux-ci, une mentions à part méritent les trois documents délivrés le 12 mars 1488 pour la cathédrale de la métropolie de Suceava, dédiée elle aussi à Saint Georges. Ces documents nous sont parvenus à travers leur traduction allemande faite par les autorités autrichiennes de Czernowitz en 1784. Chacun de ces documents tient à préciser que sa donation était faite à la cathédrale «aus unserem Wohlwollen, reinem auch erleuchtetem Herzen»[29]. La même formule se rencontre dans la majorité des documents qui concernent le monastère de Voroneț, bâti par le voïévode en honneur du même saint militaire[30].

Étienne le Grand a doté aussi le monastère de Zographou d'une paire de rhipidia en argent doré et qui ressemblent à ceux du monastère de Putna, travaillés en 1497 et décrits pour la première fois par O. Tafrali[31]. Les vicissitudes de l'histoire ont imposé que ces deux pièces d'orfèvrerie donnés au monastère athonite se trouvent à l'heure actuelle dans le monastère Saint-Jean l'Évangéliste de l'île de Patmos. Sur chaque rhipidion est gravé le même texte slave qui dit que «Jean Étienne voïévode, par la grâce de Dieu prince du pays moldave, fils du voïévode Bogdan, a fait ce rhipidion pour l'église du saint et grand martyr Georges au monastère de Zographou de la Sainte Montagne. 30 juillet 6996» (=1488)[32].

Une autre icône de Saint Georges se trouve dans le katholikon de Zographou, placée près de l'iconostase, sous un baldaquin sculpté. D. P. Bogdan[33] a publié le texte russe qui accompagne le revêtement métallique exécuté au XIXe siècle à Saint-Pétersbourg et où il est dit que cette icône représente saint Georges «qui s'est montré en 1484 à Étienne le Grand, voïévode de Moldavie, qui rénova par la suite cette sainte demeure de Zographou». Si cette date est exacte, l'année 1484 signifie la perte de Chilia et Cetatea Albă, suivie par d'autres confrontations avec les Turcs pendant les deux années qui ont fait suite. D'autre part, si 1484 est vraiement marquée par cette vision de saint Georges qui se soit montré au voïévode moldave justement cette année, il est bien difficile de mettre ce fait en accord avec la thèse

[28] *Documenta Romaniae Historica* (=DRH), A (Moldova), vol. II, Bucarest, 1976, doc. no. 176.

[29] DRH, vol. III Bucarest, 1980, doc. no. 32–34 (p. 53–56).

[30] *Ibidem*, doc. no. 40, 51, 204 et 244 (p. 75, 96, 369 et 435).

[31] *Le trésor byzantin et roumain du monastère de Putna*, Paris, 1925, p. 15 et pl. IX/33.

[32] P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 191, n. 49 (avec une riche bibliographie).

[33] *Quelques témoignages des liens roumano-grecs sous le règne d'Étienne le Grand, prince de Moldavie*, dans «Bulletin de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen», V, 1967, 1–2, p. 120–128, ici p. 122. Pour les légendes athonites qui concernent des icônes roumaines miraculeuses, on pourrait consulter le travail du savant évêque de Roman Melchisedec Ştefănescu, *Despre icoanele miraculoase de la Athon de origine română*, dans «Analele Academiei Române», V, 1882–1883, p. 217–219. Pour d'autres détails sur la même icône et la légende de saint Georges à Zographou, voir T. Bodogae, *Ajutoarele româneşti la mânăstirile din Sfântul Munte Athos*, Sibiu, 1940, p. 216 et 222, où l'auteur affirme avoir vu au monastère, en 1935, une histoire en langue bulgare de cette icône (cf. P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 192, n. 52).

https://biblioteca-digitala.ro

d'un «blocage psychologique»[34] qui eût imposé une sorte de paralysie aux actions guerrières d'Étienne le Grand. Autrement, il faudrait prendre en considération l'éventualité que saint Georges aurait pu conseiller le voïévode de mettre fin à ses actions militaires dirigées contre les Ottomans. Vu le silence total des sources quant à ce sujet, formuler une telle hypothèse serait égal avec l'abandon de l'histoire au profit d'une sorte de méta-histoire. Et on sait par ailleurs que les luttes d'Étienne le Grand avec les Turcs ont continué jusqu'à l'accord de paix conclu en 1487.

Il y a, dans la Moldavie d'Étienne le Grand, d'autres églises dédiées à Saint Georges, comme celle de Baia ou Hârlău[35]. La plus connue parmi celles-ci reste toutefois celle de Voroneț. L'imaginaire populaire a forgé une légende assez détaillée sur les préliminaires du monastère de Voroneț, mis en relation directe avec celui de Putna. À l'origine, il y avait plusieurs moines, très pieux et qui ont construit un monastère dédié à Saint Laurent, à l'ouest du village Vicovul de Sus. Parmi eux se trouvait l'hiéromoine Daniel, «le plus pieux» et très doué dans la préparation de certains produits du travail manuel. Un jour, avec la permission de l'higoumène, «sans laquelle il n'oserait faire aucun pas en-dehors du monastère» – nous avons à faire ici avec le respect de la discipline nécessaire à l'intérieur du monastère, avec l'obéissance envers le supérieur en tant que vertu cardinale de la vie monastique – «celui-ci (c'est-à-dire Daniel) se rendit dans la ville de Siret pour vendre ses produits. Il s'y est attardé non pas à cause de la vente, mais pour sa fameuse réputation, qui poussait tous les chrétiens des alentours de s'adresser à lui pour obtenir un secour de la part de Dieu». Au retour dans son monastère, puni par le *proestos* à cause de ce retard, il a pris la décision de se faire ermite, de se retirer donc en hésychaste dans un coin presque inaccessible situé aux environs du monastère. Là, il a dressé son *kellion* (qu'on peut voire de nos jours encore à Putna), dans un lieu sauvage, où il y avait une forêt vaste, avec un grand nombre de rochers et un ruisseau en bas. Bref, un paysage qui rappelle la description faite au Mont Sinaï (avec le monastère de Sainte-Catherine) par l'*Itinerarium Hierosolymitanum* d'Antoninus Placentinus (ou de Plaisance, aujourd'hui Piacenza, en Italie), vers la fin du VIe siècle. Ici, dans son pauvre kellion, il a reçu la visite d'Étienne le Grand, qui s'était égaré à la chasse. Hébergé par le moine, «il a promis d'élever dans cet endroit un monastère, et Dieu l'aidera dans toutes ses actions, monastère qui allait recevoir le nom de Putna, qui était celui du ruisseau qui coulait dans la vallée d'en bas»[36]. Après l'érection de Putna, l'exode des moines (ou des

[34] Maria Magdalena Székely, Şt. S. Gorovei, *«Semne şi minuni» pentru Ştefan Voievod. Note de mentalitate medievală*, réédition dans le volume «Altfel despre Ştefan cel Mare», Bucarest, Éd. Anastasia, 2004, p. 137–156, ici p. 151.

[35] *Repertoriul monumentelor şi obiectelor de artă din timpul lui Ştefan cel Mare*, Bucureşti, 1958, p. 198, no. 24, et p. 95, no. 8.

[36] Simeon Teodorescu-Kirileanu, *Faptele şi vitejiile lui Ştefan cel Mare şi Sfânt*, Bucureşti, Éd. Casa Şcoalelor, 1943, p. 59 et suiv.

https://biblioteca-digitala.ro

caloyers) vers celui-ci a causé le déclin de l'ancien monastère de Saint-Laurent, dont le nom a été abrégé en Laure. Bien qu'inexacte, cette explication n'est pas dépourvue d'intérêt, en tant qu'étymologie populaire du substantif commun «laure» (=«lavră» en roumain), lié à l'organisation monastique.

En ce qui concerne Daniel, on dit qu'il s'est établi dans un autre lieu désert et sauvage, car il fuyait le bruit des agglomérations humaines, comme presque tous les saints élus de la tradition byzantine. «Il s'est donc établi sur le bord du ruisseau de Voroneț, ou l'eau du Corbeau. Ici, il vivait toujours comme dans son kellion de Putna, en jeûne, prière, l'apprentisage de ceux qui venaient auprès de lui. Et c'est ici que Daniel a rencontré le voïévode Étienne le Grand après sa bataille avec les Turcs, à Valea Albă ou Războieni. Vaincu par les Turcs, dans sa détresse, Étienne a prié Daniel de lui conseiller. Et Daniel lui dit de rassembler son armée, de recommencer la guerre avec l'ennemi, car il vaincra à coup sûr, s'il fait la promesse d'ériger une construction sur la place où ils se trouvaient alors. Étienne écouta le conseil de l'ermite, il vainquit les Turcs et fit bâtir sur la rivière du Corbeau un très beau monastère nommé Voroneț, en signe de remerciement pour la victoire gagnée avec l'aide de Dieu»[37].

Ce même épisode est raconté avec d'autres détails pittoresques par le chroniqueur Ion Neculce. Selon sa version, après avoir fini ses prières, le père ermite a reçu le voïévode Étienne qui était vaincu par les Turcs, et lui a conseillé de ne pas se soumettre à ceux-ci, car la guerre et la victoire était à sa portée, comme une garrantie venue de la part de Dieu, mais à la seule condition de faire édifier un monastère dans ce lieu d'ascèse de l'ermite, monastère dont le patron sera Saint Georges. C'est ainsi qu'il a érigé le monastère de Voroneț, dédié à Saint-Georges[38].

Ainsi comme il a été déjà souligné, le fait de choisir Saint Georges comme patron du monastère, est d'une majeure importance. Il s'agit d'un saint militaire, dont le concours dans la lutte contre les ennemis de la foi chrétienne était très précieux. C'est un thème très répandu dans l'historiographie du Moyen Âge chrétien. Aux dires de Richer de Saint-Remi (fin du Xe siècle), mourir pour la patrie est une chose bien honorable, mais plus honorable encore est celle de mourir pour la défense des chrétiens[39]. Dieu dirige toutes les actions humaines, et nulle victoire ne peut être remportée sans son aide. À la mort de Louis V (986–987), le dernier carolingien, une assemblée d'État a assumé la mission de choisir entre Charles de Lorraine, l'oncle du roi défunt, et Hugue Capet (987–996), le fondateur de la nouvelle dynastie, élu avec le concours du puissant archevêque de Reims,

[37] *Ibidem*, p. 63.

[38] Ion Neculce, *Letopisețul Țării Moldovei*, éd. par G. Ştrempel, Bucarest, Ed. Academiei, 1982, p. 65 (ou l'éd. de Iorgu Iordan, Bucarest, ESPLA, 1955, p. 107). Le fragment fait partie de *O samă de cuvinte*, IV.

[39] «Decus pro patria mori egregiumque pro christianorum defensionem corpora morti dare», soulignait le roi Eudes (888–898) pour exhorter son armée engagée dans les combats avec les envahisseurs normands, encore païens à cette époque (Richer, *Histoire de France (888–995)*, éditée et traduite par R. Latouche, vol. Ier, Paris, Les Belles Lettres, 1930, p. 22–24 (livre Ier, chap. 8).

https://biblioteca-digitala.ro

Adalbéron. Conscient que seulement l'aide de Dieu pouvait lui apporter la couronne, Charles mettait tout son espoir en Dieu, en invoquant la volonté du pouvoir céleste, car c'est la divinité qui dirige les choses de ce monde (*Sed Divinitas res mundanas determinans*)[40]. Cette idée représente un lieu commun, un *topos* rhétorique de la littérature médiévale. La défaite était elle aussi une conséquence de la colère divine, une punition du ciel pour les péchés des hommes, surtout s'ils sont des chrétiens. Aux yeux des Byzantins, tous les malheurs abattus sur eux étaient dus à leurs péchés, et ces malheurs avaient de profondes motivations théologiques, que seulement Dieu savait, par ses justes jugements (*krimasi hois monos ho Theos oide*)[41]. Un état d'esprit similaire est présente dans le Moyen Âge occidental, et un exemple édificateur a été remarqué par Gilles Constable, puis mis en liaison avec l'espace roumain par Ovidiu Cristea, qui a rapproché le dialogue entre le roi Louis VII, à peine revenu en France après son expédition en Terre Sainte, et Bernard de Clairvaux, de la rencontre qui a eu lieu entre Étienne le Grand et l'ermite Daniel (Daniil Sihastrul).

Le thème du dialogue entre Louis VII et saint Bernard était l'échec de la IIe Croisade. Le roi pensait que Dieu avait abandonné les forces chrétiennes, tandis que saint Bernard adressait une remontrance au roi, car c'était lui qui avait cessé de mettre ses espoirs et sa confiance en Dieu. Le roi était donc le coupable pour avoir mis sa confiance dans ses propres forces, plutôt que dans l'aide de Dieu (*plus sperabat de viribus suis, quam de Dei adiutorio*), qui l'avait puni pour cette arrogance (*frangit Deus omnem superbum*)[42].

En ce qui concerne la rencontre entre Étienne le Grand et Daniel, il y a des nuances qui font certaines différences par rapport au dialogue entre Louis VII et saint Bernard. Tout d'abord, la condition des protagonistes se rapproche, mais sans être identique. Puis, c'est le prince moldave qui cherche Daniel, dans son ermitage. Ce dernier le met dans la situation de l'attendre, afin qu'il finisse sa prière. La situation d'Étienne était dramatique. Il se trouvait vaincu dans son pays, et poursuivi par ses ennemi, tandis que Louis VII avait pris part à la croisade en Terre Sainte. Pour le roi, il s'agissait donc d'une lutte offensive. Cette fois, il l'a perdue, à cause de son arrogance, de sa faible croyance en Dieu. Il doit seulement changer cette attitude. Le prince moldave est tenu d'apporter une preuve concrète, matérielle de sa foi. Il se confesse à l'ermite, car il est conscient de ses péchés. Il avait donc perdu la confiance et l'aide de Dieu. Mais il pourra tout refaire, et regagner l'assistance divine. La garrantie en ce sens était sa promesse d'élever un

[40] *Ibidem*, vol. II, Paris, 1937, p. 140 (livre III, chap. 108) et p. 200 (livre IV, chap. 39: «summam Divinitatem invocans»).

[41] Ducas, *Istoria turco-bizantină*, ed. V. Grecu, Bucarest, Éd. de l'Académie, 1958, p. 46, l.16–18, et p. 48, l. 5–20. On pourrait multiplier ces exemples.

[42] O. Cristea, *Ştefan cel Mare şi Daniil Sihastrul. Notă asupra relaţiei dintre prinţ şi omul sfânt în Ţările Române*, dans le volume «Altfel despre Ştefan cel Mare», Bucarest, Ed. Anastasia, 2004, p. 287–293 (réédition du texte publié dans le vol. *Ştefan cel Mare şi Sfânt. Portret în istorie, 1504–2004*, Monastère de Putna, 2003, p. 192–198).

https://biblioteca-digitala.ro

monastère dédié à Saint Georges, après sa future victoire contre les Turcs. Cette victoire lui est assuré par l'ermite, qui l'exhorte de ramasser de nouveau son armée. L'attitude générale du grand voïévode a été de pleine confiance dans le secours venu de la part de Dieu. Font exception à cette règle générale ses quelques défaites, considérées par le chroniqueur et par lui-même comme une punition venue du ciel pour sa perte de confiance dans le pouvoir de Dieu. Le *Letopisec* du Pays de Moldavie, rédigé par Nicolae Costin sous la forme d'une chronique d'histoire universelle, c'est-à-dire d'un chronographe, réitère la confiance du voïévode dans le fait qu'il jouissait de la protection divine dans toutes ses actions, sa conscience plénière que ses victoires sont dues à cette protection. La victoire remportée par Étienne sur son adversaire Radu le Bel, voïévode de la Valachie, est due «à l'aide de Dieu»[43]; dans une autre bataille, le voïévode est tombé du cheval, «mais Dieu lui a accordé sa protection, et il s'est sauvé sans aucune blessure»[44]. Même la fondation du monastère de Putna, sa nécropole consacrée le 3 septembre 1470, a donné expression à sa conviction que ses victoires «lui viennent pas d'ailleurs, mais directement de Dieu»[45]. Cette forte croyance en Dieu fait la différence entre ce voïévode et Louis VII, le roi de France accusé par saint Bernard d'attitude arrogante envers Dieu.

Voilà donc les raisons qui nous autorisent à penser qu'on pourra tirer mieux profit si nous rapportons le récit de la rencontre d'Étienne le Grand avec l'ermite Daniel à d'autres épisodes similaires de l'espace orthodoxe. Assez proches de cette rencontre nous semblent deux épisodes qui se sont passés au XIVe siècle. Le premier est lié à l'espace byzantin et balkanique, tandis que le second a eu lieu en Russie, pendant la seconde moitié du XIVe siècle.

*

La rencontre entre le prince souverain et le saint moine qui vit dans une communauté monacale située dans une ville quelconque ou dans la capitale, dans une montagne sainte ou autre place, mais le plus souvent dans le désert, s'inscrit dans le sillage d'une tradition byzantine dont les origines remontent jusqu'aux premiers siècles du christianisme. Dès le IVe siècle, un moine catholique (ou orthodoxe, c'est-à-dire adepte du symbole nicéen de la foi) prédisait au protecteur de l'arianisme Valens, l'empereur qui partait contre les Visigoths, sa mort prochaine, chose qui allait s'accomplir lors de la bataile d'Andrinople (378)[46]. Dans le XIIe siècle, un autre moine, «totalement ermite et menant une vie de

[43] N. Cotin, *Letopisețul Țării Moldovei*, éd. Jassy, 1976, p. 116 (ou éd. Chișinău, 1990, p. 145).
[44] *Ibidem*, p. 121 (ou éd. Chișinău, 151).
[45] *Ibidem*, p. 111 (ou éd. Chișinău, p. 140).
[46] Sozomenus, *Kirchengeschichte*, herausgegeben ... von Joseph Bidez, eingeleitet, zum Druck besorgt ... von G. Chr. Hansen, Berlin, Akademie-Verlag, 1960, p. 301, l. 1–7 (VI, 40, 1); G. Dagron, *Le monachisme à Constantinople jusqu'au concile de Chalcédoine (451)*, in «Travaux et Mémoires» (=TM), IV, Paris, 1970, p. 229–276, ici p. 247–248.

https://biblioteca-digitala.ro

retraite dans les montagnes» (*pantos anachoretikos te kai oreios*), prédisait la future destinée impériale de Manuel Ier Comnène (1143–1180), quoiqu'il n'ait pas été l'aîné des fils de Jean II Comnène (1118–1143)[47].

Le XIVe siècle byzantin se trouve en plein centre de la période des Paléologue, qui connaît un renforcement de la mystique orthodoxe, et en même temps un revirement de l'hagiographie byzantine. Grégoire le Sinaïte (+ 1346), Grégoire Palamas (+ 1359) et Maxime le Kausokalybe (Kausokalybites, + ~ 1365) s'inscrivent parmi les figures les plus intéressantes et les plus en vogue de cette galerie des saints byzantins de l'époque.

Moins d'une décennie après la mort de Grégoire Palamas, un synode de l'Église byzantine consacrait le triomphe de la mystique hésychaste et sanctifiait le grand défenseur de celle-ci, dons le nom est resté dans le syntagme qui marque la fusion totale entre l'hésychasme et la doctrine palamite. Pour la préparation de ce synode, tenu en avril 1368, et afin d'obtenir cette sanctification, le patriarche Philotheos Kokkinos (1353–1354 et 1363–1376) a rédigé lui-même un très étendu *Enkomion* de Palamas, qui pourrait être considéré plutôt comme sa Vie de saint (*Bios kai politeia*), vu le fait d'être traité en permanence en tant que saint par l'auteur. Mais ce fait n'est pas tout. Palamas est en même temps un antilatin convaincu, ennemi des «latinophrones» de Byzance, «un feu qu'on ne pourrait jamais éteindre de l'Empire des Rhomées»[48]. Son patriotisme est prouvé par la parole et l'action à la fois, à l'occasion de la visite rendue par Étienne Douchan au Mont Athos en 1347, donc seulement une année après que ce dernier ait pris l'initiative historique de la création du patriarcat et du tsarat serbe, un grave affront et un coup terrible porté à la suprématie byzantine dans le monde orthodoxe, et pas seulement du point de vue théorique. Cette visite du tsar serbe, durant laquelle celui-ci a comblé les monastères athonites de toutes sortes de richesses et donations, a marqué le commencement de l'hégémonie serbe sur l'Athos, situation qui allait durer environ deux décennies. Au commencement de la même année 1347, le triomphe politique de Jean Cantacuzène, devenu empereur sous le nom de Jean VI, apportait aussi le triomphe de l'hésychasme palamite et portait Grégoire Palamas, le fameux défenseur des hésychastes et qui vivait alors comme moine à Athos, au sommet de sa gloire. Ce fait était très bien connu par le tsar serbe, qui a voulu mettre à son profit le prestige dont jouissait Palamas dans le monde orthodoxe. C'était bien le souverain serbe, durant son séjour athonite, qui est allé chercher Palamas. «Et le chef des Serbes Étienne mettant lui-aussi pied à Athos – car cette misérable rébellion dirigée contre les Rhomées a fait que celui-ci soit devenu empereur d'un territoire important de l'Empire des Rhomées – donc c'est ainsi que celui-ci s'est rendu alors à la Sainte Montagne. Après avoir rencontré ce grand prélat, il a mené une conversation avec lui, car il désirait depuis longtemps

[47] I. Kinnamos, *Historia*, éd. A. Meineke, Bonn, 1836, p. 23–24.

[48] «Encomion Gregorii Palamae», éd. J. P. Migne, Patrologia Graeca (=PG), t. 151, col. 615. Discussion chez G. Soules, *Ho tsaros Stephanos Dousan kai to Hagion Oros*, dans «Epeteris Hetaireias Byzantinon Spoudon» (=EHBS), XXII, 1952, p. 92–93.

https://biblioteca-digitala.ro

entendre ses paroles, tellement grande étant sa renommée. Tout d'abord, il a commencé par le prier, et de combien des moyens n'a-t-il fait usage pour l'attirer de sa part, et combien des choses n'a-t-il dit pour le déterminer de se transférer dans son pays? Mais, vu son manque de réussite en ce sens, il a trouvé un deuxième moyen d'action, auquel il a ajouté aussi la menace qu'il va conquérir Constantinople tout de suite et que le grand Palamas serait son envoyé auprès des deux empereurs. Mais cette question qui concernait une future mission confiée à Palamas n'était qu'une dissimulation, et pas du tout la vérité de la situation. Car, après avoir acquis, sur la terre des Rhomées, une domination encore peu consolidée et ébranlée, il ne voulait pas du tout que ce grand Palamas demeure au pouvoir des Rhomées, celui-ci étant comme un feu vif de l'Empire, capable de rallumer de nouveau la flamme de la bienveillance de ses concitoyens»[49]. Le patriotisme byzantin de Palamas s'accordait parfaitement avec la pénétration des valeurs spirituelles de Byzance partout dans le monde orthodoxe du temps. Une place à part dans cette transmission du dernier byzantinisme parmi les autres peuples orthodoxes revient à Grégoire le Sinaïte. Ses attaches initiales au monde de l'Orient chrétien, pour errer finalement à travers plusieurs régions européennes de Byzance et puis de la Péninsule Balkanique – le Mont Athos y compris – lui ont apporté une assez grande célébrité dans les milieux orthodoxes de l'époque. Devenu assez fameux, il s'était établi finalement à Paroria, region située aux confins de l'actuelle frontière bulgaro-turque.

«Arrivé donc à Paroria, le maître Grégoire le Sinaïte se levait comme un soleil brillant pour ceux qui étaient engloutis par les ténèbres, et nourissait à satiété du pain de la vie tous ceux qui y étaient affamés. Je ne me sens pas en état de raconter ici tous ses hauts faits; car il est devenu une source inépuisable par la parole, l'action et la contemplation. Sa renommée s'est répandue partout dans la Grande Ville, dans la Thrace et la Macédoine, dans tout l'habitat des Bulgares er des régions d'au-delà du Danube et de la Serbie. Et des foules innombrables des élites sociales coulaient vers lui, désireuses de se rassasier directement à la source de ses enseignements éternellement vivants, et les gens ont acquis vraiment tout ce qu'ils ont voulu. Grace à lui, les montagnes de Paroria, désertes et inhabitées jusqu'alors, sont devenues habitées en telle mesure, qu'elle s'est remplie de troupes de moines, qu'il avait consacrés de ses propres mains. En même temps, par des lettres merveilleusement édifiantes, il a fait que les empereurs de la terre, c'est-à-dire Andronic et Alexandre, Etienne et Alexandre, deviennent ses adeptes. De la sorte, le corps des moines a considérablement augmenté dans les territoires et les villes de ces souverains, par la vertu et l'enseignement du saint père Grégoire la Sinaïte. Et si tu l'avais vu, tu aurais pu croir qu'il s'agissait de la joie salvatrice d'une autre Montagne Sainte (c'est-à-dire de l'Athos). Et la capitale des Bulgares est devenue une habitation des moines durant la vie de ce bienheureux maître

[49] «Encomion Gregorii Palamae», éd. D. G. Tsames, *Philotheou Konstantinoupoleos tou Kokkinou Hagiologika erga*, I (*Thessalonikeis Hagioi*), Thessalonique, 1985, chap. 82, p. 519–520.

https://biblioteca-digitala.ro

spirituel»[50]. Le don de la prophétie de Grégoire le Sinaïte était un signe indéniable de sa sainteté. Parmi d'autres, il a prédit que les empereurs de Byzance viendraient le voir, «à dessein de s'informer de lui sur l'avenir ou plutôt pour le salut de leur âme».

Peu de temps s'est écoulé, et les empereurs des Romains sont arrivés le voir. Il s'agit des deux empereurs, Cantacuzéne celui-là (d'éternelle mémoire), et Jean (V Paléologue), qui régnaient alors. Et il leur a annoncé tous ces événements futurs auquels ils seraient confrontés: l'apostasie, les scandales, les meurtres, les guerres civiles, les pièges, la domination des païens, les incursions et leurs pillages, et de nouveau le rappel des croyants et la joie future pour les choses qui arriveraient au moment annoncé par des signes, en conformité avec la parole de Saint Luc (Luc, 21, 28). Ayant dit ces choses, il s'est retourné pour l'enseignement, en leur disant: «Il est nécessaire que vous, même s'il s'agit de vous en tant qu'empereurs de la terre, ayez toujours les yeux et l'attention dirigée vers l'empereur céleste, et que vous teniez sa loi comme sceptre céleste et accomplissiez, vous avant tous les autres, ses saints commandements, et imitiez, autant qu'il vous sera possible, toutes ses actions, ainsi qu'il est écrit (dans la Sainte Écriture) ... Vous voyez, ne soyez pas chagrinés à cause des choses tristes qui s'abattreront sur vous, mai faites preuve d'endurance, afin que vous ayez dans les cieux aussi la couronne de l'empire qui vous est donnée par Christ, notre Dieu». Et tout en les voyant partir, il a dit à Cantacuzène: «Vois que tu seras conduit au monastère», et au Paléologue: «Règne, toi qui n'es pas gouverné, et ne t'égare pas: car ton règne sera long et faible, et porte en lui beaucoup d'hiver. Allez en bonne santé et paix!»[51]. Et c'est exactement après cette prédiction que se sont produites les événements dans l'Empire byzantin durant la deuxième moitié du XIVe siècle: Jean VI Cantacuzène a abdiqué (1354) pour devenir le moine Joasaph, tandis que son gendre, Jean V Paléologue a eu part d'un long, mais assez difficile règne (1341–1391), confronté à des épreuves de toute sorte.

Dans cette épisode, les choses se produisent d'après un cliché devenu déjà habituel: les princes laïques, c'est-à-dire les deux empereurs de Byzance, viennent chercher le saint, pour sonder ses opinions et connaître l'évolution future des choses de l'empire.

*

Dans la Russie médiévale de la même période, le pouvoir du prince de Moscou allait s'aggrandir constamment. Son Église et idéologie politique se sont formées «sur le modèle byzantin»[52]. En 1299, le métropolite «de Kiev et de toute la

[50] F. Halkin, *Deux vies de saint Maxime le Kausokalybe*, «Analecta Bollandiana», 54, 1936, p. 38–112, ici p. 90 – 91. Pour les souverains et les peuples balkaniques mentionnés dans ces sources, v. P. Ş. Năsturel, *«Hongrois et Valaques» ou «Hongrovalaques» dans la «Vie de S. Théodose de Tărnovo»*, in «Cyrillomethodianum» (Thessalonique), III, 1975, p. 163–165.

[51] F. Halkin, *Deux vies...* chap. 20, p. 93, l. 4–5.

[52] Al. Eck, *Le Moyen Âge russe*, Paris, 1933, p. 130.

https://biblioteca-digitala.ro

Russie», Pierre, d'origine russe, avait abandonné son siège traditionnel de Kiev, ville détruite et ruinée par l'invasion mongole, pour s'établir à Vladimir, capitale de la principauté de Souzdal. Peu à peu, Pierre a pris l'habitude de visiter le prince de Moscou à Kremlin, où il est mort en 1326. Son successeur, le grec Théognoste, mort en 1353, a établi de façon définitive sa résidence à Moscou, fait de capitale importance pour l'ascension de l'État de Moscou, devenu aussi le centre de l'Église Orthodoxe Russe, fortement enracinée dans la tradition de Byzance. Jouissant des faveurs du khan Uzbek de la Horde d'Or, Ivan Ier Kalita (=Escarcelle, 1325–1341) a conquis la ville de Vladimir, et a pris le titre de «prince de Vladimir et de toute la Russie»[53], c'est-à dire de grand prince. Son petit-fils Dimitri (1359–1389) a eu la chance d'hériter cette situation, avec une Église fidèle et en évolution ascendante[54]. À la tête de cette Église se trouvait le métropolite d'origine russe Aleksej (1353–1378), qui à certains égards a joué un rôle similaire à celui de Théoctiste (1453–1478) pour la Moldavie d'Étienne le Grand. Assez proche du rôle joué par l'ermite Daniel au temps d'Étienne le Grand se trouve la personnalité du Saint Serge de Radonež. Hégoumène de cette monastère, dédiée à la Sainte Trinité, Serge s'inscrit parmi les personnalités les plus vénérables de l'histoire ecclésiastique de la Russie. Confronté avec la rivalité des autres princes russes au sujet du titre de grand prince, Dimitri est entré en conflit avec Michel de Tver, beau-père d'Olgerd (Algirdas, 1341–1377), prince de Lithuanie, en s'attirant aussi l'hostilité du khan Mamaï de la Horde d'Or. Après un succès obtenu par Dimitri sur les bords du fleuve Oka (1378), le khan mongole a préparé une grande expédition contre lui[55].

La Vie de Saint Serge, rédigée par son disciple Epifanij Premudryj, donne une description assez circonstanciée de ces événements, qui ont mis le prince en étroite liaison avec le saint. C'est le prince (donc le grand *knez* Dimitri) qui est venu «chez le très pieux Serge» et lui a dit: «Mon père, une grande détresse pèse sur moi et me donne des soucis; j'ai entendu que Mamaï met sur pied son armée toute entière et se diride vers la terre russe, en voulant déteruire les églises, qu'avec son sang Christ lui-même a rachetées. C'est à cause de acela, saint père, je te supplie d'adresser une prière à Dieu, car ce fait est un vrai motif d'inquiétude pour chaque chrétien». Et voilà la réponse du pieux: «Va contre eux, et Dieu t'aidant, tu les vaincras et reviendras sain avec les tiens. Il faut seulement que tu ne perdes pas la tête». Encouragé par ces mots, le knèze lui répondit: «Si Dieu nous vient en aide grâce à tes prières, une fois rentré victorieux chez moi, je ferai édifier une église en honneur de la très vénérable Notre Dame, la Mère de Dieu, à sa vénérable Dormition, et je donnerai au monastère le règlement communautaire»[56], chose qui voulait désigner les monastères dits *koinobia*.

[53] F. Dvornik, *Slavii în istoria şi civilizaţia europeană*, Bucureşti, Éd. All, 2001, p. 194 et suiv.

[54] D. Obolensky, *Un Commonwealth medieval: Bizanţul*, Bucureşti, Éd. Corint, 2002, p. 287 et suiv.

[55] F. Dvornik, *op. cit.*, p. 196.

[56] *Žizn' i žitie Sergija Radonežskogo*, édition, commentaire et illustration par V. V. Kolesov, T. P. Rogožnikova et T. A. Lisovaja, Moscou, Éd. Sovetskaja Rossija, 1991, p. 77–78.

https://biblioteca-digitala.ro

En effet, le bruit s'est répandu que Mamaï vient avec ses Tartares, une grande et forte armée. Et le knèze, tout en rassemblant la sienne, est sorti contre les Tartares. Les choses se sont déroulées selon la prédiction de Saint Serge: tout en remportant la victoire, le prince a chassé les Tartares, et s'est retourné sain avec les siens. Il s'est donné puis la peine de remplir la promesse faite à St. Serge de trouver un emplacement convenable, et d'y édifier une église. Après que cet emplacement a été trouvé, une belle église a été bâtie, dans un assez court délai. Honorée du nom de Notre-Dame, la Mère de Dieu, la toujours vierge Marie, de sa vénérable Dormition, on a établit son régime de vie en commun (*obšte žitie*). «En qualité d'hégoumène de ce monastère, Serge installe l'un de ses disciples nommé Sava, qui avait été auparavant grand confesseur et père spirituel de la communauté des frères moines du monastère. Et celui-ci était un maître vénérable et plein de zèle»[57].

Avec plusieurs détails, ce même épisode est repris dans le chapitre suivant. «Et un grand bruit s'est répandu, selon lequel, Dieu donnant sa permission que ce fait se produise à cause de nos péchés, le knèze Mamaï de la Horde a mis en mouvement une force redoutable, toute l'armée des sans-Dieu Tartares, qui se dirigeait vers la terre russe. Et un grand chagrin affligeait les gens (russes). Parmi ceux-ci, il s'agissait aussi du knèze grand seigneur tout-puissant (*knjaz' že velikodrŭžavnyj*), le digne de louanges et porteur de victoire Dimitri (*dostohvalnyj i pobedonosnyj Dmitrej*), qui tenait alors le sceptre des terres russes. Il est venu chez St. Serge, car il avait une grande confiance en son conseil, s'il lui imposait de sortir contre les mécréants sans Dieu: il s'était rendu compte de son être bienfaisant, qui était doué aussi du don de la prophétie. Après avoir entendu ces choses de la bouche du grand knèze, le saint l'a fortifié aussitôt par ses prières et, en lui donnant sa bénédiction, il lui a dit: "Seigneur mon maître, il est nécessaire que tu sois préoccupé du troupeau chrétien que Dieu t'a confié: va contre les mécréants sans Dieu, et si Dieu te vient en aide, tu seras vainqueur et tu rentreras dans ta patrie sain et comblé de louanges." À son tour, le cnèze a dit les mots suivants: "Mon père, si Dieu m'aidera, je fonderai un monastère dédié à la Sainte Mère de Dieu." Après avoir dit ces choses, et ayant pris la bénédiction, il s'est éloigné vite.

Et c'est ainsi que, tout en ramassant son entière armée, il est sorti contre les sans-Dieu Tartares: et voyant leur force et leur nombre infini, il était tourmenté par le doute, causé par la crainte que beaucoup de ses gens seront tués. Il s'adonnait donc à une longue et mûre réflexion, en ne sachant quoi faire. À ce moment-là, un coureur est arrivé à l'improviste; celui-ci apportait de la part du saint un message qui disait: "Seigneur mon maître, n'aie aucune crainte, pars avec audace contre leur fureur, n'aie pas peur, car Dieu est avec toi." Et soudain le grand cnèze avec toute son armée se sont dirigés pleins de courrage contre les païens, en disant ces mots: "Dieu le Grand, Toi qui es le créateur du ciel et de la Terre. Viens nous aider contre les adversaires de Ton saint nom!"

[57] *Ibidem*, p. 78.

https://biblioteca-digitala.ro

La lutte a commencé sous ces auspices, beaucoup de gens sont tombés, mais Dieu soutenant fortement le grand cnèze Dimitri, le porteur de la victoire, les Tartares païens ont été vaincus et anéantis totalement: c'est alors que ces malheureux ont senti le fléau et la fureur portée par Dieu contre eux, et ont pris la fuite en toute hâte. Les bannières porteuses de la Croix ont longtemps poursuivi les ennemis, et une foule innombrable de leurs guerriers ont été tués: quelques-uns ont pris la fuite blessés, d'autres encore sont tombés prisonniers. Le spectacle offert aux chrétiens a été merveilleux, et la victoire admirable, grâce aux armes qu'on pouvait voir tantôt brillantes dans l'éclat des rayons du soleil, tantôt rougies par le sang des allogènes, car on pouvait lire la victoire sur le visage des vainqueurs. C'est alors que la parole des prophètes est devenue réalité: "Un seul homme chassait mille ennemis, et deux gens une foule innombrable."

Remportant cette grande victoire contre ses adversaires barbares, le très digne de louanges et porteur du triomphe grand knèze Dimitri revient le visage souriant de joie dans sa patrie, et sans faire aucun délai, il s'en va au très saint hégoumène Serge, en guise de remerciement pour son bon conseil; il glorifiait Dieu le Tout-Puissant et adressait de vifs remerciements à l'hégoumène pour ses prières. Il confessait avec la pleine joie de son cœur toutes les choses qui se produisirent, en les mettant au compte de la miséricorde de Dieu, qui avait voulu cette heureuse issue. Et il fit un grand nombre de donations au monastère, car il voulait montrer ainsi à l'hégoumène sa bonne volonté de remplir sa promesse jusqu'au bout et de passer au travail tout de suite, c'est-à-dire d'ériger un monastère dédié à la Mère de Dieu, à l'endroit convenable pour la construction.»[58]

Et saint Serge est allé trouver cette place pour l'indiquer au grand knèze; la même procédure a été suivi par Etienne le Grand de Moldavie. Selon la tradition conservée par les textes, il a erigé le monastère de Voroneț à l'endroit voulu et montré par Daniel l'Ermite.

*

En dehors de ces traditions populaires, consignées par écrit dans leur écrasante majorité, d'une importance singulière s'avère l'étude comparée de toutes les églises dédiées par Étienne le Grand aux saints militaires, telles que St.-Georges et St.-Démétrius à Suceava, St.-Georges de Hârlău et Voroneț, où il y a même un cortège des saints militaires peints sur les murs (Georges, Démétrius, Mercurios, Minas, Théodore), ainsi que la fameuse cavalcade de l'église de la Sainte Croix de Pătrăuți, dirigée par l'Archange Michel, suivi par l'empereur Constantin le Grand et par des saints militaires tels que Georges, Démétrius, Nestor, etc., qu'on pourrait considérer comme une invocation de l'aide divine contre les mécréants.

Vu mon manque de compétence pour le domaine de l'histoire de l'art, je ne m'attarderai point sur de tels sujets, mais je voudrais faire un éloge des choses

[58] *Ibidem*, p. 78–80.

https://biblioteca-digitala.ro

recueillies par Teodor Burada à l'occasion de son voyage effectué à Athos en 1882. Nous dirons encore quelques mots seulement sur le monastère de Zographou, où Étienne le Grand est peint sur le mur du pronaos, car il a fait réédifier le monastère presque de fond en comble en 1502 À l'intérieur de l'église on trouvait aussi les deux étendards du voïévode, assez connus, qui représentent St.-Georges: sur le premier, le saint est représenté à cheval, entouré par son tropaire avec des lettres coussues en fil à coudre, mais aussi en or et en argent, tandis que sur le deuxième le saint est assis et tue le dragon situé sous ses pieds, et deux anges mettent la couronne sur la tête du saint. Une longue inscription slave est dédiée au même saint, porteur de la victoire[59].

T. Burada a vu aussi une icône de St.-Georges qui vient du temps d'Étienne le Grand et qui était percée de balles. Les moines du monastère athonite lui ont raconté une histoire liée à cette icône. Selon les dires de cette histoire, alors qu'Étienne se trouvait à Bender, en Bessarabie, une guerre a commencé contre les Tartares, durant laquelle le voïévode a subi une défaite. Il s'est retiré alors à l'ouest de la rivière du Prut, où il s'est enfoncé dans une forêt, et il est arrivé par hasard à Dobrovăţ, localité où le voïévode a fait rebâtir un monastère, et qui est situé plutôt au nord, qu'au sud de la Moldavie (dans l'actuel dép. de Iaşi). Étienne a commencé par s'incliner devant les icônes, mais fatigué par la route, il s'est endormi à l'intérieur de l'église. Pendant le sommeil, St. Georges s'est montré à lui en songe et lui a adressé la demande pourquoi était-il si épouvanté. Puis, le saint lui a dit: «prend mon icône et va-t'en vers Bahlui, car je t'aiderai à vaincre les Tartares». Étienne s'est éveillé le lendemain, et en ramassant son armée dissipée, il a pris l'icône et s'est dressé vers Frumoasa, où il a rencontré les Tartares, qui se trouvaient en route vers Iaşi. La lutte a commencé tout de suite. Tout en mettant l'icône devant l'ennemi (et en face de son armée aussi), il a remporté une brillante victoire et a chassé les Tartares au-delà du Dniestr (Nistru). Ceux-ci ont envoyé puis des émissaires à la cour d'Étienne, pour lui dire que ce n'était pas lui qui les avait vaincus, «mais un jeune homme, qui est un digne empereur sur nous et sur vous. Étienne a ordonné de la sorte que toute son armée sorte pour être passée en revue et pour que les émissaires tartares puissent identifier le jeune homme qui les avait vaincus. Mais les émissaires n'ont réussi à identifier personne. Étienne a donné puis l'ordre d'ouvrir l'église, pour que les émissaires tartares entrent dans son intérieur. Aussitôt entrés à l'intérieur de l'église, ils ont fait un signe vers l'icône de St.-Georges, en disant que c'était bien lui, le jeune homme représenté sur cette icône, qui les avait vaincus». Après cela, le voïévode a envoyé l'icône au

[59] Du dernier de ces étendards a parlé aussi Charles Bémont, en s'arrêtant sur Michel le Brave et Étienne le Grand, «dont les soldats du général Sarrail ont récemment retrouvé l'étendard dans un monastère bulgare du mont Athos» (*Introduction* au livre de N. Iorga, *Histoire des relations entre la France et les Roumains*, Paris, Payot, 1917, ici N. Iorga, *Histoire des relations roumaines*, Anthologie et édition augmentée par Florin Rotaru, Bucarest, éd. Semne, 1995, p.8). Il est représenté par la Fig. 3 du début de ce volume (EBPB, V). Sur ce-même étendard, v. aussi I. Ursu, *Ştefan cel Mare*, Bucarest, 2004, p. 468–469.

https://biblioteca-digitala.ro

monastère de Zographou, auquel il a dédié aussi les revenus des monastères de Dobrovăţ et de Căpriana[60]. Il s'agit, bien sûr, d'une légende, mais il faut remarquer que, derrière cette légende se placent des détails historiques dont l'authenticité pourrait être vérifiée à l'aide des sources narratives et documentaires dont nous disposons.

Les mêmes sources, auxquelles nous allons faire encore une fois certaines références, mettent à notre disposition un assez riche matériel informatif, digne d'être amplement commenté et comparé avec d'autres espaces historiques.

Nous nous bornerons ici à deux détails, très proches l'un de l'autre, transmis par le truchement des interpolateurs de Grigore Ureche. Le premier concerne la vénération du voïévode pour St. Procope, et le deuxième se réfère à St. Démétrius. La victoire remportée sur Basarab Ţepeluş à Râmnic, le 8 juillet 1481, jour destiné par le calendrier orthodoxe à la mémoire de St. Procope, est attribué, à la lumière de cette tradition historique, au concours plénier que ce saint militaire a donné à Étienne le Grand. Le voïévode a été pleinement conscient de ce fait et a partagé cette opinion, car il a bâti plus tard l'église du village de Bădeuţi, qu'il a consacrée à ce saint. «On dit qu'à cette occasion Étienne voïévode a eu la vision du saint martyr Procope, qui courait en chevauchant au dessus de la guerre et armé comme un brave chevalier, tout en venant en aide à Étienne voïévode et en insoufflant du courage à son armée. Et on doit se fier à cette tradition, car une fois retourné avec toute son armée, en grand triomphe, comme un vainqueur, à son siège ou thrône princier de Suceava, il a fait construire une église dédiée au saint martyr Procope, dans le village de Bădeuţi, église qui dure de nos jours encore»[61] (c'est-à-dire à l'époque du chroniqueur, au XVIIe siècle, l'église étant détruite lors des hostilités de la première guerre mondiale). Le même chroniqueur souligne dès le commencement de ce récit sur la bataille de 8 juillet 1481 qu'Étienne le Grand était sorti victorieux grâce à la miséricorde de Dieu, aux prières de la Mer de Dieu et de tous les saints, ainsi qu'au secour venu de la part du saint et grand martyr de Christ, Procope»[62].

Le souvenir du grand voïévode s'est gardé vif durant les siècles suivants, surtout à travers ses terres moldaves, et avant tout dans sa nécropole de Putna, en dépit des avatars subis par le monastère, qui témoignent d'une histoire assez tourmentée. Un des grands métropolites moldaves du XVIIIe siècle a été Iacob Putneanul (Jacques de Putna, 1750–1760), qui pour ce monastère a fait revivre la belle et florissante période d'antan. Étroitement lié à sa personnalité a été celle de l'érudit archimandrite Vartolomei Măzăreanu. À sa riche activité, ce-dernier a ajouté aussi le Régistre (*Condica*) des monastères de Voroneţ et Humor, et des essais littéraires tels que la «Passion et Miracles du saint et grand martyr Georges»,

[60] T. Burada, *O călătorie la Muntele Athos*, Jassy, 1884, p. 36–38.

[61] Gr. Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei* (après l'éditon de P. P. Panaitescu, Bucarest, 1955, puis 1958), Bucarest, Éd. Minerva, 1987, p. 49.

[62] *Ibidem*, p. 48.

https://biblioteca-digitala.ro

le «Règne d'Étienne voïévode le Brave, le fondateur du monastère de Voroneţ, ainsi que des autres saints monastères et églises», d'où nous devons retenir l'épithète de «Brave», ou «Vaillant», appliquée à Étienne le Grand, et enfin, fait qui nous semble des plus importants, les «Passions du saint martyr Procope»[63].

L'aspect que nous venons de mentionner souligne une fois de plus les dimensions considérables prises par le culte des saints guerriers durant le règne d'Étienne le Grand. Nous voyons ce dossier sensiblement augmenté par l'activité de Vartolomei Măzăreanu[64].

Le deuxième exemple sur lequel nous voulons attirer l'attention dans ce contexte est puisé à la même Chronique de Grigore Ureche. Elle attribue la victoire remportée par Étienne le Grand sur les Polonais le 26 octobre 1497 à la protection dont le voïévode a bénéficié dans ces circonstances de la part de Dieu, de la Sainte Vierge, ainsi que du saint grand martyr Démétrius, commémoré par le calendrier orthodoxe le même jour du 26 octobre. «Et après la victoire que la chance lui octroya en cette guerre, Étienne est retourné chez lui, à son siège de Suceava, en grande gloire et louanges, comme un vainqueur, et il a bâti l'église au nom du saint martyr Démétrius, dans la cité de Suceava, église qui existe encore aujourd'hui. Il y en a des gens qui disent que pendant la bataille qui a eu lieu alors, le saint martyr Démétrius se serait montré à Étienne voïévode; le saint était à cheval et armé comme un brave, prêtant aide et donnant de l'entrain (de la hardiesse, du courage) au voïévode Étienne et à son armée. Et on peut accorder toute la confiance à ce fait, vue l'église richement embellie qu'il a fait construire et dédiée à ce saint[65].

Cet épisode vient augmenter le dossier, déjà considérable, des miracles opérés par Saint Démétrius à travers l'histoire byzantine et celle du monde orthodoxe environnant. En parcourant les sources byzantines qui concernent ce sujet[66], nous avons déjà remarqué à une autre occasion[67], la ressemblance frappante entre le fragment cité de la Chronique de Gr. Ureche et un passage rencontré dans un écrit «politico-historique» de Syméon de Thessalonique, le fameux métropolite byzantin du XVe siècle, dont l'œuvre dogmatique et polémique a été assez connue

[63] S. Reli, *Un manuscris inedit al lui Vartolomei Măzăreanu : «Slujba» şi «Patimile» sf. m. m. Procopie (1779)*, dans la revue «Candela» de Czernowitz (en roum. Cernăuţi), XLIX, 1938, p. 81–89.

[64] Scarlat Porcescu, Epifanie Cozărescu, puis I. D. Lăudat, dans les pages de la revue «Mitropolia Moldovei», XXXVII, 1961, 7–8, p. 569–572, XXXVIII, 1962, 3–43, p. 193–202 et XLII, 1966, 7–8, p. 543–549.

[65] Gr. Ureche, *éd cit.*, p. 58–59.

[66] P. Lemerle, *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrius et la pénétration des Slaves dans les Balkans*, I (*Le texte*), II (*Commentaire*), Paris, 1981; Ioakeim Iberitou, *Ioannou Staurakiou Logos eis ta thaumata tou Hagiou Demetriou*, «Makedonika», I, 1940, p. 324–376, ici p. 370, l. 32–33 ; V. Tăpkova-Zaimova, *Quelques représentations iconographiques de Saint Démétrius et l'insurrection des Assénides – première scission dans son culte «œcuménique»*, «Byzantino-Bulgarica», V, 1978, p. 261–167; T. Teoteoi, *Civilizaţia statului Asăneştilor între Roma şi Bizanţ*, dans le vol. *Răscoala şi statul Asăneştilor*, Bucarest, 1989, p. 70–102, ici p. 92–95.

[67] T. Teoteoi, *L'Hagiographie et le culte des saints au Moyen Âge roumain*, dans *Septième Congrès International d'Études du Sud-Est Européen (Thessalonique, 29 août – 4 septembre 1994), Rapports*, Athènes, 1994, p. 603–638, ici p. 620.

https://biblioteca-digitala.ro

et même publiée au Moyen Âge roumain. L'épisode raconté par Syméon de Thessalonique porte sur l'histoire assez tourmentée de la cité de Thessalonique entre les deux conquêtes de la ville par les Turcs, en 1387 et 1430. Après une première conquête en 1387, la ville est revenue à l'Empire byzantin après la défaite subie par Bayezid à Ankara (28 juillet 1402), pour entrer de nouveau et, cette fois de façon définitive, sous la domination ottomane (1430). À un moment donné, quand le siège turc de la ville touchait à un point critique pour les défenseurs byzantins (le 6 mars 1426), St. Démétrius s'est montré et s'est fait remarquer par les assiégés: ceux-ci l'ont vu parcourant les remparts en chevalier guerrier, sur son cheval blanc, fait qui a découragé les Turcs et a stimulé les défenseurs dans leur lutte[68].

Digne d'une particulière attention s'avère ici la couleur blanche du cheval de Saint Démétrius, différente de celle du cheval de Saint Georges. Dans les représentations iconographiques, ces deux couleurs sont encore une fois inversées. Cette dernière remarque ne fait que souligner une fois de plus combien riche est l'héritage chrétien de l'Europe.

*

Le 20 septembre 1877, le journal «Curierul de Iaşi» (= Le courrier de Jassy) publiait un article sur «Le rapt de la Bucovine». Issu de la plume de Mihai Eminescu, l'article se préoccupait aussi de l'ancien portrait d'Etienne le Grand, qui était conservé dans la nécropole de Putna. À cette occasion, la poète s'attardait sur un récit qu'il avait entendu raconté de la bouche des moines du monastère. Il s'agissait d'un episode à caractère surnaturel qui s'était passé à l'intérieur du monastère tout de suite après le passage de la monastère et de la Boucovine du Nord sous la domination autrichienne. C'était le minuit d'une journée de l'année 1777, quand la grande cloche du monastère a commencé à sonner de soi-même, assez doucement tout d'abord, pour que le son qu'il émettait devienne de plus en plus fort.

«Éveillés du sommeil, les moines regardèrent dans la cour du monastère. Dans ce silence affreux, dans le son qui allait s'aggrandir fortement, une lumière étrange et surnaturelle pouvait être contemplée, et elle venait de l'église du monastère. L'un après l'autre, les moines descendirent les escaliers de leur *kellia,* et quelqu'un parmi eux ouvrit la porte de l'église... mais à ce moment-même, la cloche se tut, et des ténèbres épaisses régnaient là-dedans. Les chandelles assises sur la tombe du voïévode s'eteignirent soudain d'elles-mêmes, bien qu'elles eussent de l'huile en quantité suffisante.

[68] *Politico-historical Works of Symeon of Thessalonica (1416/17 to 1429),* éd.D.Balfour, Vienne, 1979 (=coll. Wiener Byzantinische Studien, XIII), p. 62. Sur la *mesiteia* de St. Démétrius, v. aussi *Ibidem,* p. 43, l. 25, p. 54, l. 12, p. 61, l. 22, p. 63, l. 22 etc; à la p. 52, l. 5–7, la mort de Mahomet Ier (1413–1421) est considérée comme le résultat d'une action de St. Démétrius en faveur des Byzantins.

https://biblioteca-digitala.ro

Le lendemain, le portrait du voïévode de la Moldavie était si assombri, éteint ét effacé, que pour garder sa mémoire, un moine, qui ne savait pas peindre, a fait la copie qui existe de nos jours.

Se rallumeront-elles, les chandelles du tombeau? Et l'ancien portrait regagnera-t-il sa lumière et son habituel éclat»?[69]

Le motif des cloches qui commencent à sonner d'elles-mêmes dans les églises et les monastères se rencontre aussi dans l'hagiographie du Moyen Âge occidental. Cette dernière a consigné le fait qu'au jour où saint Antoine mourait à Padoue (le 13 juin 1231), les cloches des églises de Lisbonne, sa ville natale située à une distance considérable (plus de mille kilomètres de Padoue), se sont mis à sonner spontanément[70].

Pour ce qui est de la tradition sur la lumière qui s'allume de soi-même, durant l'office des Pâques, dans la nuit de la Résurrection sur une cierge située au Saint Sépulcre de Jérusalem surtout, elle est très ancienne et présente de nos jours encore dans la monde chrétien. Elle date de la période byzantine, étant consignée par Dimitrie Cantemir, et par l'Histoire des patriarches de Jérusalem. Un de ses plus anciens témoignages pourrait être considéré l'episode raconté par une chronique brève, byzantine et post-byzantine à la fois, éditée par P. Schreiner sous le no. 33.

Daté en 1522, cet épisode est raconté comme suit: «Cette année, Dieu a montré ce signe à Constantinople: le dimanche des Pâques, à minuit, les derviches se sont levés et sont allés à la Sainte Sophie, en conformité aux usages de leur foi musulmane. Une fois arrivés dans la cour de l'église, ils ont entendu des voix de la psalmodie et ils ont vu une grande lumière à l'intérieur de l'église. En se rapprochant, ils ont trouvé les portes ouvertes, les chandelles allumées et des voix qui psalmodiaient "Christ est ressuscité". En entendant ce fait, ils l'ont annoncé tout de suite au sultan. Celui-ci est arrivé personnellement, il a entendu et a vu tout, en donnant l'ordre qu'on monte dans les parties supérieures, pour qu'on vérifie si, par hasard, il ne s'agissait pas d'une initiative humaine. Et tout de suite ont cessé tant la lumière que la psalmodie.»[71]

En guise de conclusion, nous avons à faire ici à une sorte de légende diffusée dans le monde ortodoxe de la Turcocratie. Née au XVIe siècle, cette légende représente une création de la grécité post-byzantine, mais qu'on voit plus tard propagée dans les milieux orthodoxes roumains. Chose intéressante, les Turcs sont remplacés ici par les Autrichiens, bien que la présence de ces derniers reste très discrète dans la variante roumaine qui concerne l'épisode de Putna, placé en 1777. Mais la mentalité est toujours la même dans les deux situations. Le fait que la variante roumaine est liée à Putna, donc à Étienne le Grand, est d'une importance

[69] Cf. I. A. Grigoriu, *Ştefan cel Mare*, Vaslui, 1904, p. 24.

[70] *Vieţile Sfinţilor*. vol. I (janvier–juin), Bucarest, Éd. de l'Archevêché Romain Catholique, 1982 (ou 1992, sur la couverture), p. 262.

[71] P. Schreiner, *Die byzantinischen Kleinchroniken*, I, Vienne, 1975, chronique no. 33, p. 259–260.

https://biblioteca-digitala.ro

particulière. Elle prouve que la personnalité de ce voïévode se rattache non seulement aux aspirations à l'indépendance roumaine, mais aussi aux valeurs traditionnelles de l'orthodoxie, venues elles aussi de Byzance.

*

Les études d'histoire comparée, réalisation importante du passé, gardant une surprenante actualité, demeurent aussi une tâche évidente de l'avenir, pour mieux placer et comprendre les grandes et les petites vérités historiques.

Grâce à leur penchant particulier pour ce domaine de l'histoire, les sujets que nous avons abordés ici essayent de jeter quelques lumières nouvelles sur une personnalité historique. Sous un éclairage nouveau, qui ramasse des détails isolés, non valorisés ou restés presque inaperçus jusqu'à présent, la figure d'Étienne le Grand gagne en dimensions, et nos connaissances historiques peuvent s'enrichir sur plusieurs plans. Ces connaissances concernent non seulement une figure historique, mais en tout premier lieu des états d'esprit ou des mentalités qui s'imposent par leur caractère de longue durée.

Chose valable pour d'autres grands souverains du Moyen Âge, un grand nombre de croyances cultes et populaires ont circulé sur le compte d'Étienne le Grand de Moldavie aussi. Chevalier et prince souverain dont l'histoire s'unit à la légende, combattant pour l'indépendance de son pays et pour la chrétienneté, il a mené à bonne fin une condition essentielle du monarque médiéval: celle d'être un protecteur de son peuple, avec ses traditions culturelles, ses mentalités et son Église.

https://biblioteca-digitala.ro